

0,50

D 58462

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE

COMMERCE DE LA FRANCE

AVEC

L'EMPIRE DU BRÉSIL, LES ÉTATS DE LA PLATA
et la République d'Haiti

PAR M. E. GALLÉS

PRÉSENTÉES

AU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE

dans la séance du 26 septembre 1861



pg
11-12

BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

ancien hôtel de l'Archevêché, rue Guirande, 11.

Novembre 1861.

D.
68462
()

Respectueux hommage ce bonjour
à votre Excellence ainsi qu'à la municipalité d'Haiti.
19. 10. 1863
E. Gallés

660

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE

COMMERCE DE LA FRANCE

AVEC

L'EMPIRE DU BRÉSIL, LES ÉTATS DE LA PLATA

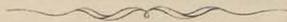
et la République d'Haïti

PAR M. E. GALLÈS

PRÉSENTÉES

AU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE

dans la séance du 26 septembre 1861



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

ancien hôtel de l'Archevêché, rue Guirande, 11.

—
1861



AVANT-PROPOS.

Le Congrès scientifique de France a tenu, cette année, ses grandes assises de dix jours, dans la ville de Bordeaux. L'ouverture en a été faite en présence de M. le Préfet, de M. le Maire, de hauts magistrats, des diverses autorités et d'un auditoire considérable. Le Congrès se composait de six cents membres dont partie venus de tous les points d'Europe, parmi lesquels on distinguait les savants les plus renommés. Le fauteuil de la présidence a été occupé par Monseigneur le Cardinal Donnet.

Les questions les plus graves, les plus importantes y ont été traitées, tant en économie sociale, en agriculture, sciences, arts, industrie, commerce intérieur et extérieur, etc., etc.

Les journaux avaient annoncé que M. Gallès devait porter la parole dans la question des docks; mais quand l'écrivain apprit qu'elle serait traitée par M. le Président de la Chambre de commerce, puis par l'honorable M. Couture et par M. le Président de l'Académie, M. Gallès crut devoir se borner à rester dans ce qu'on veut bien appeler *son domaine* : *Le Brésil, La Plata et Haïti*.

A la dernière séance du 26 septembre, M. Gallès a lu son Mémoire, et entre autres appréciations, les journaux des 28 au 30 ont dit (voir *la Gironde* et différentes feuilles) :

« M. Gallès a lu dans le Congrès son remarquable travail;
» les détails dans lesquels il est entré ont vivement intéressé
» la section, qui en a voté les conclusions, et qui a demandé
» l'impression de son discours. »

(Note de l'Éditeur.)

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE

COMMERCE DE LA FRANCE

avec

L'EMPIRE DU BRÉSIL, LES ÉTATS DE LA PLATA ET LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI.

MESSIEURS,

C'est comme membre du Congrès et comme délégué de l'Institut historique de France, que j'ose porter la parole devant cet aréopage, où se trouvent réunis les sciences, les arts, le commerce, les lettres et l'économie sociale, sous la présidence d'un prince de l'Église dont les talents vous sont aussi connus que la modestie.

Si l'on pouvait trouver étrange qu'un écrivain à peu près obscur ait eu le courage de mêler sa faible voix dans ce splendide concert de l'intelligence humaine, je répondrais que j'ai pris ce courage dans les leçons de mon grand maître Fonfrède, d'illustre mémoire, qui se résumaient en ces paroles admirables : *Parlez, marchez sans crainte toutes les fois qu'il s'agira de la prospérité ou de l'honneur de la France!*

Nos premières publications sur l'empire du Brésil et sur les États de la Plata datent de 1828. Nos fré-

quentes excursions, nos séjours, puis nos études sur ces contrées, peuvent nous permettre d'espérer que nos observations à leur sujet ne seront pas dépourvues d'intérêt pour le Congrès, pas plus que celles où nous nous occuperons de la république d'Haïti.

Le Brésil, Messieurs, n'est point une *colonie* de sauvages, comme l'ont écrit quelques esprits légers; c'est un *empire* colossal, parfaitement constitué au point de vue politique, administratif et commercial. Ses institutions sont les plus libérales, les plus sages qu'il soit possible d'appliquer à un peuple nouveau. Dire que les premiers fondements en ont été posés par les Andrade, les Dalbuquerque, les Darocha, Menèse, Feyjò, dont vous connaissez les talents et les vertus civiques, c'est vous en indiquer la sagesse, la modération et la profondeur économiques.

Vous le savez, Messieurs, cet empire comporte un parcours de 990 lieues de côtes, qui, partant de Parà, près le fleuve des Amazones, s'étendent jusqu'à Rio-Grande-du-Sud, bordant celui de la Plata; mais cependant la population y est encore relativement fort restreinte, puisqu'elle ne s'élève, d'après les derniers recensements, qu'à environ 6,800,000 habitants; néanmoins, nous ne craignons pas d'avancer qu'avec le secours de l'immigration et le service des steamers transatlantiques français, cette population s'harmonisera avant peu avec l'étendue de son immense territoire.

La liberté civile et religieuse, au Brésil, est digne de l'envie des peuples les plus policés. Et, bien que l'esclavage y vive encore dans sa triste et fâcheuse condition, espérons pour son avenir, en nous souvenant

que Newton a dit : *Les effets de l'attraction sont inévitables.*

Toutes les nations ont leurs représentants diplomatiques ou consulaires près de la cour de Don Pedro II, aussi bien que le Brésil a ses accrédités près des cabinets de tous les pays ; et si l'Europe cite, en diplomatie, ses Taleyrand, ses Metternich, ses Palmerston, ses Cavour, ses Antonelli, le Brésil peut, à bon droit, se glorifier des noms de Mouttinho, Bento da Silva, Teixeira de Macedo, Marques Lisboa, Calmon, Dupin, qui ont su se faire estimer, j'ai presque dit admirer, à Paris, à Londres, en Autriche comme à Rome.

Le Brésilien a le droit de tout dire, tout écrire ; sa croyance est subordonnée au seul sentiment de sa conscience, nul n'a le droit d'en violer l'asile sacré ; il peut remuer, porter et transporter toutes marchandises en quelque lieu que ce soit, sans que le gouvernement ait un centime à percevoir sur lui. J'admets même qu'il serait impossible d'imposer au Brésil les droits réunis, les droits de licence, de patente, de timbre et d'enregistrement, etc., sans s'exposer à une résistance qu'on aura soin de ne pas provoquer de la part de ces têtes chaudes et volcanisées.

La loi criminelle seule est encore à l'état d'imperfection, car le vol d'un certain poids d'argent (huit onces) entraîne la peine de mort, tandis que pour faire punir l'assassinat il n'y a point d'accusateur public qui poursuive le criminel au frais de l'État. La partie plaignante doit agir avec ses propres deniers.

La Bibliothèque et le Musée de la capitale ne sont pas sans quelque intérêt pour le voyageur, et l'ardeur que

la jeunesse déploie dans son amour pour l'étude promet un grand avenir à la société contemporaine de l'empire.

En archéologie, les églises jouent un certain rôle, et il n'est pas rare d'y rencontrer des madones en or ou en argent massif qui datent du temps de la conquête; mais à vrai dire, la peinture, l'architecture et le ciseau y sont restés à peu près muets.

La chapelle de Rio-Janeiro présente cependant divers genres d'architecture gothique et quelques restes du style roman. Le maître-autel y est d'une école assez élégante, quoique incertaine. L'observateur regrette la triste vétusté, la moisissure des peintures qui décorent fâcheusement les murs un peu désolés et poussiéreux de ce bel édifice. Il serait à désirer que la municipalité songeât à construire à Pétropolis un monument civil ou religieux en rapport avec l'état de progrès de Rio et la bonne situation financière du pays.

Les chambres législatives se composent de cinquante sénateurs et de cent députés; ce sont ces derniers qui présentent les lois au nom de la nation. — Les écoles juridiques se sont multipliées, et on peut dire qu'elles abondent dans les grandes villes telles que Fernambuco, Bahia et Rio-Janeiro.

La situation financière, qui est le thermomètre de la situation des États, y est en grande prospérité; la dette extérieure de l'empire s'atténue tous les ans par l'amortissement; elle était, en 1853, de 6,240,000 livres sterling, réduite à 5,000,000 en 1856, et les dernières statistiques ne la portent plus qu'à environ 4,000,000.

La dette intérieure, sans amortissement, est de

450,000,000 de francs. Enfin, une dette sans intérêt complète le passif du trésor; et, pour vous donner une idée du mouvement ascensionnel du pays, les recettes et dépenses, qui étaient de 75,000,000 de francs en 1847, dépassent aujourd'hui 425,000,000 de francs, provenant seulement du revenu des douanes, c'est-à-dire du mouvement commercial... Quels pays!... quel avenir!... surtout avec l'aide de Don Pedro II, adoré de ses sujets, qui n'a d'autre bonheur que leur bonheur, d'autre joie que leur joie, et qui met sa gloire à pratiquer la devise de son auguste père : *Tout pour le Brésil, tout par le Brésil!*

Si je vous fais traverser succinctement, Messieurs, l'aridité de certaines statistiques, c'est que ce préambule était nécessaire pour vous prémunir contre le préjugé et les idées préconçues, afin de vous mettre mieux à même d'apprécier l'importance que nous devons attacher à voir s'agrandir le cercle de nos relations avec cet empire immense. Ces relations se traduisent aujourd'hui par un roulement qui ne dépassant pas 85,000,000 de francs, nous place bien au-dessous de l'Angleterre. Quand cependant le commerce général de la France avec les pays d'outre-mer s'élève, importation et exportation réunies, à 2 milliards 850,000,000 de francs, vous apprendrez avec tristesse que pour le tonnage nous occupons au Brésil *le septième rang*. L'Angleterre y envoie annuellement 420 navires, et la France 85 seulement. Mais si cette comparaison a quelque chose qui froisse notre fibre nationale, conservons l'espoir que l'installation récente de nos transatlantiques modifiera considérablement, et avant peu, notre triste et fâcheuse infériorité.

Qu'il me soit permis, Messieurs, de vous dire un mot sur les richesses territoriales du Brésil :

Parà nous donne ses bois de teinture; Fernambuco les cotons dont vous connaissez la renommée, et les sucres dits *moscovade*, si riches par leur degré de douceur et si appréciés par nos raffineries de France; Bahia nous fournit ses beaux sucres blancs, ses excellents tabacs et son café en proportions réduites; Rio-Janeiro, qui est arrivé aujourd'hui à produire plus d'un million de sacs de cette fève, voit s'agrandir tous les jours le cercle de son agriculture caféière; et si le gouvernement impérial du Brésil daigne accorder quelque crédit à l'exposé que nous sommes sur le point de lui adresser à l'endroit de l'immigration, nous ne doutons pas que les *coolis* de la Chine ne viennent remplacer un jour, avec avantage, le travail efféminé et mou des esclaves, qui, nés sur le sol brûlant de l'Afrique, conservent au Brésil leur nature primitive, si chétive, si faible et si tristement souffreteuse.

Les mines d'or, d'argent, les ruisseaux à diamants affluent de toutes parts dans les environs de Rio-Janeiro. A vingt-cinq lieues environ de cette capitale se trouvent les mines dites *Minas Géraes* (Mines publiques). C'est dans la province qui porte ce nom qu'est située la mine *Songo Congo*, qui a produit jusqu'à vingt-cinq livres d'or par jour. La compagnie anglaise qui acheta la licence de cette exploitation la paya 2,250,000 francs, quoique le gouvernement brésilien se fût réservé 25 0/0 net sur cette exploitation.

Dans l'intérieur des forêts et terres que nous avons parcourues, il est commun, à l'aide d'un microscope,

de distinguer au fond de quelques ruisseaux la poudre d'or qui suit le grain de sable qui l'entraîne.

C'est près de la montagne du *Cubatao*, non loin de la délicieuse province de Saint-Paul, que je reçus cette hospitalité primitive qui se pratique au moyen d'un frugal repas dont la banane et une cuisse de singe grillée forment tout le luxe, qui contraste si singulièrement avec le vase d'argent dans lequel les esclaves baignent et lavent les pieds du voyageur.

Chose étrange, et que j'aime à répéter au sein de cette assemblée, c'est que dans les courses aventureuses, peut-être un peu dangereuses, que j'osai entreprendre dans l'intérieur des forêts du Brésil, qui ne durèrent pas moins de quatre-vingt-quatorze jours (aller et retour), si la nuit, ma caravane et moi, avions pour sommier la terre rocailleuse, et pour coussin de plume le bât de nos mulets, je dois dire, en historien fidèle, que pas une seule fois nous n'avons senti les étreintes de la faim ni celles de la soif; quand nos vivres étaient épuisés, le bananier sauvage nous donnait sa farineuse et solide substance, et des milliers d'orangers incultes, mais magnifiques, s'offraient de toutes parts pour nous désaltérer. Or, une dernière observation, que la conscience du narrateur ne peut oublier, c'est qu'accompagné par une vingtaine d'hommes de peine que je payais environ cinquante centimes par jour, plus la chétive nourriture dont je viens de parler, je dois dire qu'en opérant mon retour dans la capitale de Rio-Janeiro, je possédais quelque chose comme une centaine de mille francs en poudre d'or, en vieux débris d'argent et pierres précieuses. Eh bien! *seul*, dans ces

lieux déserts qui n'ont pour habitants que le tigre, le serpent, l'orang-outang et quelques hôtes à peu près de semblables familles, mes camarades *armés*, certains de l'impunité du vol de mon pécule comme de l'assassinat de ma personne, n'ont jamais eu en vue que le soin d'alléger mes fatigues et celui de m'entourer des prévenances les plus délicates !

Vous le voyez, Messieurs, Eugène Sue n'aurait pas reçu au Brésil l'inspiration d'écrire *les Mystères de Paris*.

Mais je rentre dans la statistique, et laissez-moi vous dire que l'exploitation annuelle des mines d'or, d'argent, des diamants et pierres précieuses, ne saurait être précisée d'une manière positive, et nos démarches à ce sujet ont été toujours infructueuses, en ce sens que l'administration n'a jamais pu nous donner que des chiffres imparfaits à cause de l'énorme contrebande qui se pratique sur ces matières. L'on compte quatre provinces principales où se trouvent avec plus d'abondance les mines métallurgiques et les diamants. A savoir : Minas Geraes, Saint-Paul, Goyaz, Matogrosso. La province de Goyaz est mouillée par les rivières Aragaray, Piloens, Rioclaro et Gayapos. C'est dans ces rivières que se trouvent les plus beaux et les plus riches diamants du monde ; s'il y avait des têtes capables de diriger et des bras suffisants pour agir, la province de Goyaz, à elle seule, produirait au Brésil des richesses incalculables.

La province de Matogrosso renferme des quantités de mines d'or et d'argent. Nous pourrions citer une époque où l'on obtint d'une terre nommée Zapaterro (ainsi

appelée parce que ce fut un cordonnier qui la découvrit), la quantité de 4,340 livres d'or dans l'espace de neuf jours, et, dans un lieu où est édiflée aujourd'hui la ville de Cuyaba, lieu connu sous le nom d'Ernesto, on a extrait dans l'espace de trente-cinq jours la quantité prodigieuse de 44,800 livres d'or.

Vous le voyez, Messieurs, le Brésil a sa Californie; seulement, ce sont les bras qui lui manquent; avec des bras, je prédis à l'empire du Brésil l'avenir le plus grand, le plus riche, le plus prospère des peuples de la terre.

Or, la Providence a été si prodigue pour le Brésil, qu'après lui avoir donné les produits agricoles et métallurgiques que je viens d'énumérer succinctement, elle a voulu lui donner encore ces splendides et homériques plaines que l'on rencontre à Porto-Alegro, et notamment à Rio-Grande-du-Sud, qui contiennent ces fabuleuses estancias où il est commun de rencontrer des troupeaux de 25 à 30,000 têtes de bœufs, vaches, taureaux et chevaux, dont les cuirs, les cornes, les crins et la graisse font la richesse de ces belles et grandioses contrées de l'Amérique méridionale.

Nos exportations dans le Brésil portent sur les vins, les alcools, les soieries, les articles de Paris, de Saint-Étienne, Lyon, Elbeuf, Roubaix, et les conserves alimentaires de Nantes.

Nos vins de Bordeaux s'y écoulent en quantités limitées; mais ceux de Cette et de Marseille s'y vendent par cargaisons entières, parce que leur apprêt les rend presque semblables au vin de Portugal, qui est la boisson ordinaire du Brésilien. Nos vins de Champagne y

trouveraient un débouché assez considérable si les expéditeurs de cette sorte savaient se renfermer dans un commerce honnête, loyal, au lieu d'inonder les ports du Brésil de leurs compositions pharmaceutiques, dans lesquelles il entre un peu de tout (du vin excepté); ce manque d'honnêteté commerciale, qui heureusement ne porte que sur cet article, produit néanmoins un effet très-fâcheux sur la généralité de notre commerce.

Toutefois, nos falsificateurs recevant leur punition méritée par la perte presque entière de leur capital, nous devons espérer que ce honteux trafic fera place au commerce honnête, qui seul est durable et mérite les sympathies.

Hâtons-nous de dire, en terminant ce chapitre, que si la déloyauté de certains producteurs et l'absence d'un service à vapeur ont restreint jusqu'à ces derniers temps nos échanges avec le Brésil, notre traité de commerce avec ce pays contribue puissamment aussi à notre infériorité mercantile.

Il me suffira, pour en indiquer les vices, de signaler seulement ce qui concerne nos vins de Bordeaux et de Champagne, qui y sont frappés d'un droit de près de 80 0/0. Cette espèce de malencontreuse prohibition arrête naturellement les élans de la consommation, et nous prive d'un débouché qui serait considérable si les deux gouvernements finissaient par savoir s'entendre sur ce point si grave, si important, qui froisse les intérêts de deux nations amies.

DEUXIÈME PARTIE.

Mais il nous faut quitter le Brésil pour fouler la terre des États de la Plata. Là nous trouverons dans ceux de la république de l'Uruguay la végétation la plus féconde, la terre la plus productive en céréales, en blé, en maïs, qui suffisent non-seulement à l'alimentation de la vie animale du pays, mais dont l'excédent des récoltes sert souvent à substanter le Brésil, qui pêche, comme on le sait, à l'endroit de ces productions essentielles.

Puisque nous avons prononcé les mots *la Plata*, permettez-nous, Messieurs, quelques paroles à l'égard de la richesse de ces vastes et belles contrées. Les États de l'Uruguay, dont nous avons l'honneur d'être l'un des représentants consulaires en France, sagement gouvernés par le très-estimable Don P. Berro, qui les dirige avec autant d'habileté que de prévoyante sollicitude; ces États, disons-nous, produisent les plus beaux cuirs du monde. Un peu moins grands que ceux de Buenos-Ayres, ils sont plus nourris, plus forts et préférés par nos tanneurs d'Europe, qui les payent 45 0/0 plus cher que ceux de la Confédération. C'est dans l'Uruguay qu'il faut aller pour voir ces homériques vallées, dont l'espace de quelques-unes est si considérable que l'horizon en échappe à l'œil humain. Les grandes plaines de la Hollande que nous avons visitées, dont les pâturages sont si exaltés par les touristes, sont de simples prairies privées comparativement à celles

que nous avons admirées dans les campagnes qui avoisinent Montevideo : les pâturages du bétail y sont si nutritifs et abondants, que, bien qu'à l'état sauvage, le bœuf, la vache, s'y trouvent dans des conditions d'embonpoint tout comme s'ils étaient traités et soignés dans des étables ruraux.

La race chevaline, si énergique et si belle dans l'Uruguay, mériterait peut-être l'attention de notre gouvernement pour la remonte de notre cavalerie; le cheval de ces contrées, qui est grand, fort, nerveux et robuste, n'y coûtant qu'environ 40 francs, et par sa nature parcourant vingt à vingt-cinq lieues dans un jour, pourrait supporter la dépense du fret et nous arriver en France en soixante-dix jours au prix moyen de 150 à 160 francs. Le mouton mérinos y joue également un grand rôle; ces laines, si estimées par nos tisseurs français, s'y trouvent en abondance, et l'on peut dire que c'est aussi une des branches précieuses de la fortune industrielle de l'Uruguay. Mais là ne se bornent pas les richesses du pays privilégié, auquel la Providence a prodigué l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, les pierres précieuses dans la province du Salto; l'or le plus pur de l'Amérique du sud, dans l'intérieur de Tacuarembó; le charbon de terre dans les environs de Montevideo, et enfin le mûrier et l'herbe *mathe*, destinée peut-être un jour à détrôner le thé de la Chine, sur le territoire de Paysandú.

Que notre pays jette donc un regard sur cette jeune nationalité d'origine espagnole, française par le cœur, mais orientale par le sang qu'elle a versé sur l'autel de la patrie, et qui pourrait faire nommer à bon droit Mon-

tevideo l'héroïque Troie des temps modernes ! Que la sollicitude de notre gouvernement y fasse cesser notre infériorité commerciale, et qu'au lieu d'y voir arriver 70 bâtiments par an sous pavillon français, jaugeant environ 14,700 tonneaux, alors que l'Angleterre septuple nos chiffres, nous puissions marcher au premier rang dans ce pays, dont seulement la capitale (Montevideo) abrite environ 28 à 30,000 de nos nationaux !

Or, avant de quitter cette terre sacrée de l'Uruguay à laquelle notre plume et notre cœur appartiennent à tant de titres, nous nous permettrons d'articuler cette opinion, qu'il restera toujours quelque chose à faire à son gouvernement tant que les bras y manqueront pour l'exploitation de ses trésors minéraux et métallurgiques. Nous appelons toute sa sollicitude sur ce point capital, afin qu'il vise à des traités d'émigration à l'instar de ses voisins Argentins, soit avec la Suisse, soit avec l'Irlande ou l'Espagne.

Il ne faut point se borner à l'émigration, d'ailleurs aujourd'hui réduite, des provinces basques et pyrénéennes. Ces délicieux jardins de la France sur lesquels j'ai quelquefois cherché, au point de vue thérapeutique, à appeler les regards de l'aristocratie, et qui m'ont récemment donné une marque si éclatante de leur sympathie⁽¹⁾, ne sont pas suffisants pour fournir ce qui est nécessaire à l'exploitation des États de la Plata.

En ce qui touche l'État de Buenos-Ayres, nous pouvons porter le mouvement de notre commerce à envi-

(1) Médaille d'honneur votée et offerte à l'écrivain en 1859, à titre de reconnaissance, pour ses écrits sur les Pyrénées.

ron 60 à 70 navires partant de nos ports, jaugeant à peu près 44,000 tonneaux, et le chiffre de notre exportation doit être admis, dans une moyenne de cinq années, à 48,200,000 francs.

On peut y évaluer à 4,000 barriques de vin de Bordeaux la consommation mensuelle en temps ordinaire, et à 4,400 barriques dans les mois de saladeros.

Le mouvement du port de Buenos-Ayres a été, en 1858, de 4,536 navires d'outre-mer, jaugeant 34,200 tonneaux, et de 3,360 caboteurs. A la même date, la valeur générale des exportations du pays s'est élevée à 82,000,000 de francs.

En ce qui touche l'importation, nous trouvons dans une récente publication de M. Balcarce, ancien ministre de Buenos-Ayres, ces chiffres d'une moyenne de dix ans, douloureuse et froissante pour notre amour-propre national.

L'Angleterre a importé à Buenos-Ayres pour 21 millions 600,000 fr. de marchandises, et la France pour 2 millions 990,000 fr.; mais nous sommes heureux de dire cependant que le même écrivain signale dans les dernières années une heureuse modification en faveur du commerce français, puisqu'il porte actuellement le chiffre de l'Angleterre à 24 millions 300,000 fr., et celui de la France, à 43 millions 500,000 fr.

Vous savez, Messieurs, que la population française à Buenos-Ayres est à peu près la même qu'à Montevideo, et que les produits de cet état cisplatin sont exactement similaires de ceux de l'Uruguay, sauf cependant les produits minéralogiques et métallurgiques, qui s'y trouvent dans des conditions plus inférieures.

Il nous reste à vous parler un peu de la Confédération argentine, magnifique continent sur lequel nous avons à jeter un voile de deuil pour la belle province de Mendoza, récemment anéantie par l'affreuse catastrophe que vous savez. Cette belle Confédération, qui touche au Nord à la Bolivie par le Grand-Chaco, et au Sud par les États de l'Uruguay, renferme dans son sein les plus grandes richesses; mais, pour ne pas abuser de vos précieux moments, nous nous bornerons à dire que les seules provinces de Mendoza, de Tucuman et de Catamarca sont d'une prodigieuse puissance minéralogique. A Mendoza, les produits sont variés et d'une grande valeur : on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, d'antharosite, charbon de terre, bitume, marbre, sulfate de chaux, pierre-ponce, pierre à feu, et les montagnes de Mendoza contiennent dans leurs flancs l'émeraude, le saphir, la topaze, l'agate, la cornaline.

L'exploitation des mines de cuivre situées à quinze lieues au sud de la ville de Mendoza, a déjà acquis une grande importance. Ces mines, qui portent le nom de *Californie*, se composent de cuivre natif mêlé de quartz, de carbonate, de cuivre vert et bleu et de pyrite de cuivre. Quant à la province de Tucuman, séparée de celle de Catamarca par les montagnes d'Aconquija, le point le plus élevé de cette chaîne a 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est très-riche en minerais d'or, d'argent, de cuivre, plomb, fer, etc.

La salubrité du climat fait considérer Tucuman comme la plus belle des provinces Argentines; la végétation y est luxuriante; les plaines y sont d'une excessive fertilité. Presque sans travail, elles produisent le blé, le

riz, le maïs et le tabac. La route qui, de cette province, conduit à Parana, est assez bonne pour transporter les récoltes sur des charrettes jusqu'au port du fleuve de cette dernière capitale.

Malheureusement, les dissensions presque incessantes qui existent entre la Confédération argentine et Buenos-Ayres enraient notre commerce avec les États confédérés; car la rivière du *Rosario* n'a pas assez de profondeur pour recevoir des navires de grande capacité, et c'est le seul port qui pourrait alimenter le commerce maritime de la Confédération. Mais nous pouvons augurer, par quelques relations qui nous sont personnelles avec le général Urquiza et avec certaines sommités de Buenos-Ayres, qu'une solution intelligente et amicale pourra surgir entre les deux pays belligérants⁽¹⁾, et que la France sera avant peu à même d'envoyer ses produits, déjà si goûtés et si aimés, dans les provinces de la Confédération.

Vous le voyez, Messieurs, les ressources territoriales du Brésil, de la Plata et de la Confédération appelaient à grands cris l'installation des steamers transatlantiques qui lient aujourd'hui la France avec ces riches contrées; et si notre plume n'a cessé son travail à ce sujet que quand l'exploitation a été concédée par le gouvernement, il nous reste à formuler une seconde fois le vœu que nous avons exprimé au sein de la Commission de la Chambre des députés, lorsque nous eûmes l'insigne honneur d'y être entendu et d'y soumettre notre opi-

(1) Au moment de mettre sous presse, on annonce cette solution (5 novembre 1861).

nion au moment du débat législatif sur cette grande question — Juin 1857 — (1).

« Quatre steamers, disions-nous, peuvent convenir pour essayer la ligne du Brésil et de la Plata ; mais il faudra sous peu modifier et doubler le service ; car les échanges entre la France et ces pays sont d'une telle importance, que huit paquebots suffiront à peine pour subvenir au besoin de l'exercice. »

En effet, Messieurs, dix-huit mois se sont à peine écoulés, et voilà que la Compagnie concessionnaire est obligée de refuser, à chaque départ de Bordeaux, 2 à 300 tonneaux de marchandises, malgré la cherté du fret et l'anomalie choquante de la perception de ce fret, payable *en France et d'avance*.

Voilà déjà que le mouvement annuel des passagers d'aller et de retour peut être porté au chiffre aussi imprévu qu'inouï de 5,000 voyageurs !

Nous croyons donc que le Congrès fera chose sage, intelligente et patriotique en signalant l'insuffisance du service des transatlantiques, et en émettant le vœu auprès du gouvernement impérial de le voir s'élever au chiffre de huit steamers, pour pouvoir pratiquer un service bi-mensuel, seul capable aujourd'hui de satisfaire aux besoins actuels de la France. Le Congrès, dans cette circonstance, s'attirera non-seulement la reconnaissance du département de la Gironde, mais encore les sympathies générales du pays.

(1) On sait qu'à l'occasion de ses publications sur la question des transatlantiques, avant son audition au Corps législatif, l'écrivain avait eu l'honneur d'être remercié à ce même sujet par S. M. l'Empereur. (Mai 1856.)

TROISIÈME PARTIE.

Me voici arrivé, Messieurs, à la troisième et dernière partie de mon travail, qui porte spécialement sur notre commerce avec Haïti. Ici, je le sais, c'est souvent une tâche aride et difficile que celle de défendre la vérité quand elle a pour adversaire la *prévention* qui ne raisonne pas, la prévention que d'Aguesseau appelait avec tant de sagesse *le crime des honnêtes gens!*

La République d'Haïti est parfois l'objet d'erreurs, de passions si extravagantes à l'endroit de ses mœurs, de ses richesses et de ses institutions gouvernementales, qu'il m'a paru utile dans ce Congrès, où les considérations mesquines n'ont que faire, de rétablir les faits et de mettre les hommes et les choses à leur place.

Quoi qu'en disent certains chroniqueurs, écrivant beaucoup mieux le roman que l'histoire, le président actuel d'Haïti, le général Geffrard, homme de sens et d'énergie, semble, par ses mesures gouvernementales, viser à marquer sa place dans une des belles pages de l'histoire; or, ce ne sont pas les railleries banales, usées et de mauvais goût de certains journaux, ni les facéties prétentieuses de certains écrivains qui l'arrêteront dans cette noble ambition.

Sans doute, l'ancienne colonie française n'est plus ce pactole d'autrefois, où notre commerce allait puiser les trésors immenses qui venaient vivifier la métropole. Sans doute, les révolutions ont transformé en *monticules* ces belles *montagnes* de cafés et de bois précieux que

produisaient jadis ces fertiles et riches contrées ; mais avec la sagesse et les bonnes intentions du gouvernement local, et grâce à la fidèle exécution des traités, l'empire haïtien peut encore renaître à de belles destinées.

Les hommes qui entourent le fauteuil présidentiel ont fait assez leurs preuves dans la haute administration et sont assez connus dans le monde politique et diplomatique, pour qu'il soit permis d'espérer qu'ils travailleront à rehausser l'éclat de leur pays en protégeant l'agriculture, les lettres, l'industrie, ces puissantes mamelles de la fortune publique, ces éléments de la civilisation sans lesquels les nations restent à l'état de torpeur et de somnolence.

La république d'Haïti a plus besoin de s'appuyer sur l'intelligence de son peuple que sur l'épée de son armée. « Les États, dit Montesquieu, doivent viser à se » faire aimer et non à se faire craindre. »

Sans doute, nous voudrions voir se joindre à cette république la partie espagnole de Santo Domingo ; nous dirons même que c'est peut-être le seul moyen de voir la fin des tiraillements et des intrigues dont ce dernier pays est le triste théâtre ; toutefois, ce n'est ni par le plomb ni par le fer que l'on doit chercher à arriver à cette salutaire fusion ; on n'y arrivera, selon nous, qu'avec la persuasion, la puissance de la raison et l'appui d'une diplomatie loyale.

Mais rentrons dans notre thèse, et signalons le mouvement ascensionnel du commerce d'Haïti. Or, comme rien n'est plus entêté que les faits et plus éloquent que les chiffres, c'est à l'aide des uns et des autres que je

démontrerai que l'avenir appartient à l'État d'Haïti, si son gouvernement continue à prendre pour devise la sagesse, la tolérance et la probité.

Le commerce de ce pays avec la France s'élevait en 1843 :

Importation, à 6,825,900 fr.

Exportation, à 5,215,600

En 1850, il est monté :

Importation, à 7,056,000 fr.

Exportation, à 6,460,000

En 1858, le mouvement général d'entrée et de sortie s'éleva à 21,000,000 de fr.

Les manufactures de New-York et de la Pensylvanie y font un trafic et y trouvent un écoulement considérable, que nos manufactures de Rouen, de Roubaix et de l'Alsace devraient s'appliquer à atteindre, sinon à dépasser.

Nous croyons donner un sage conseil au gouvernement d'Haïti en l'engageant à la protection du commerce étranger; en ordonnant une plus prompte activité dans les expéditions douanières dont se plaignent nos capitaines marchands, en accordant au commerce toutes les facilités pour la perception des droits, compatibles avec les besoins du trésor.

Qu'Haïti exécute loyalement ses engagements envers notre pays, et le gouvernement impérial, qui protège tout ce qui est honnête et tout ce qui tend vers le progrès, accordera, j'en suis certain, sa puissante sympathie à cette fille d'outre-mer pour laquelle le cœur maternel de la France n'a jamais cessé de battre, mal-

gré les vicissitudes des temps et les perturbations qui se glissent parfois dans les choses humaines, hélas ! comme pour nous en montrer la vaine fragilité !

Je m'arrête, Messieurs, bien que mon travail ne soit qu'une esquisse légère à l'égard des pays sur lesquels j'ai cru devoir appeler l'attention du Congrès, pour lui faire sentir ce qu'a de fâcheux, dans toutes les contrées dont je viens de parler, notre infériorité commerciale !... En outre que nous manquons d'élan, d'accord, d'entente pour la combinaison fructueuse de nos expéditions maritimes, il est un mal actuel qui nous frappe au cœur, et qui paralyse notre essor dans le commerce d'outre-mer. Ce mal prend sa racine, Messieurs, dans les tendances vers les spéculations fiévreuses, dont nous voyons chaque jour de si désastreux résultats ; c'est un courant vers lequel la sagesse nous commande de ne pas nous laisser entraîner. Là ne doit pas se porter notre ambition ; nous sommes appelés à de plus nobles choses... La France a pour mission de faire arriver au-delà des tropiques les fruits de sa civilisation, de son industrie, et de faire apprécier la supériorité de ses produits.

Visons à la grande conquête du commerce de l'univers, et, avec notre belle position géographique, nos productions territoriales, notre zone tempérée et notre génie national, travaillons pour que notre génération contemporaine, ou celle qui nous suivra, ne soit plus au second rang quand on parlera du sceptre du monde commercial et maritime. — Ce sceptre doit appartenir à la France du XIX^e siècle !



Je conclus, Messieurs, en demandant que le Congrès, émettant son vœu auprès du Gouvernement impérial, articule que les améliorations décisives qui peuvent nous conduire à ce but, consistent en grande partie dans l'extension du service actuel des steamers transatlantiques du Brésil et de la Plata, dans la prompte installation des lignes des Antilles et de l'Amérique du Nord, puis enfin dans la modification de notre traité de commerce avec le Brésil, qui, par les vices qu'il renferme, est un obstacle fatal à l'agrandissement des relations entre les deux empires, si bien faits pour arriver à une entente cordiale dans l'intérêt des deux grandes nations qui s'estiment.

Une fois que nous aurons atteint ces étapes dans le chemin de la conquête pacifique, la France arrivera insensiblement au rang supérieur qu'elle est destinée à occuper dans le monde civilisé, maritime et commercial!

E. GALLÈS.



張

張



張

張